

Extraits : les leveurs de peurs

30 Octobre 1998

"À l'échelle d'une herbe, d'une bête, d'un être humain, des peuples : la peur et la colère." C'était leur dernier message.

Le sang tape mes tempes. La grille de Central Park passée avant la fermeture, l'attente derrière un bosquet que toute vie humaine déserte les lieux. La nuit et le silence établis, j'ose les premiers pas, ils sont hésitants ; j'ai allumé une cigarette : l'incandescence me rassure. L'ouïe tendue vers le bruissement du feuillage, un feuillage roux éclairé par les lueurs des derniers réverbères du parc... Prête à fuir, tel un animal sauvage... Quelque cent mètres plus loin : bruits de voix trop aiguës sous le vent de la nuit... Je suis suivie : un groupe harnaché, de clous, de fers brillants dans les réverbères de l'allée ; je m'arrête face à eux et annonce en un mauvais anglais : « Any bag, any money. »

Petits rires, ils continuent à me suivre avec des mots lourds, déchirants, des sons qui traversent l'obscurité jusqu'à mes oreilles. Leurs pas derrière moi s'arrêtent, je vois un campement, à côté un souterrain. La peur partout ; du campement se lèvent des ombres, une armée de sans logis, de ceux qui narguent la richesse capitaliste et la minent de l'intérieur. Une armada de sans armes, de ceux qui annoncent les pillages futurs comme il en fut dans les temps reculés.

Ceux qui me suivent se sont tus. Ils abandonnent ma traque. Juste le temps de me retourner, je les vois reculer avec des lueurs de peur dans les yeux. Le campement m'a sauvée ; j'avance vers les ombres, je franchis sans hésitation une limite invisible. Les ombres se déplacent, autour d'un feu, lenteur et gestes d'ordre silencieux, tension extrême. L'alerte est donnée. J'ai dépassé le dernier cercle dans l'enfer de la misère. Les ombres se baissent, se tassent, perdent leur forme, leur individualité, elles créent des tas jusqu'à n'être plus qu'une masse de couvertures, des tas proches des pachydermes. A l'arrière, ça ronfle sur les cartons ; rien que de la chair en plein vent...

Soudain, impossible de respirer ; ma cigarette me brûle en voulant retirer le bras qui me tient la gorge. Le temps devient long ; secondes immenses d'étranglement : la lame froide sur le tranchant. Pouvoir articuler : "Any..." Mais dès la première syllabe, un étouffement coupe la suite...

L'agresseur parle : "I know any money, any bag, for every body, it is the same sentence, but you are woman, flesh..."

Chair : le plaisir de tuer, de faire le mal : colère contre la chair, toutes les chairs... Un instant proche de la mort...

Je ne saurai jamais... Est-ce la voix nasillarde d'un vieux au coin du foyer : " Stop ! Laisse-la !"

Libérée ! Je fais face au porteur de la lame. Y a rien à voir, ou qu'une ombre engloutie dans une grande pèlerine, le visage enfoui sous une capuche, seule la lame tenue dans une main gantée de noir menace encore et luit.

"Je n'ai peur de rien, peur de rien, ni de personne !"

Je répète comme une mécanique parfaite : il m'est bien égal de mourir, d'être violée, d'être volée, d'être torturée : ma chair m'importe peu...

J'ai l'impression que ces mots sortent d'un tréfonds qui m'était jusqu'alors défendu... Je m'étonne, je me découvre. Je sais que ce sont les mots justes.

La voix nasillarde près du feu reprend en s'étouffant dans une quinte de toux : « *Les peurs tangibles ne sont rien auprès des horreurs imaginaires. La pensée où le meurtre, encore, n'est qu'un rêve, secoue ma frêle humanité, de telle sorte que ses fonctions sont étouffées dans le peut-être que seul est ce qui n'est pas.* »

Je m'approche, m'accroupis près de lui. Ses yeux fiévreux, sa longue barbe émergent d'un visage strié de rides : un Don Quichotte qui a abandonné toute espérance...

Il me dévisage, lève un bras et avec l'index tendu de l'enseignant, il signe la citation qu'il vient d'émettre :

- « Macbeth », Shakespeare.

Comment cet homme savait-il que j'avais vécu pendant mes quarante-cinq années passées sur terre, dans la peur de ce qui n'existait pas ? En ce jour de véritable danger, elle me semble pourtant dissoute.

Nous restons un long moment sans parler, à regarder les flammes. La silhouette de mon agresseur s'est évanouie dans le parc.

- Je veux rencontrer les leveurs de peurs.

- Il te faudra beaucoup de courage, de patience.

- J'en aurai.

- Alors reviens demain, j'aurai leur réponse.

Un coup de feu, pas très loin. Un grand silence. Je quitte la source de lumière, le vieux pas inquiet s'est accroupi ; prêt à s'endormir à nouveau. Deux cents mètres plus loin : un hurlement d'homme. Il est nu sur la pelouse recroquevillé en fœtus, assis sur les talons, son buste se dresse par spasmes, il crie : "I love You". A qui s'adresse-t-il ? A la nuit ? A un interlocuteur imaginaire ? «I love You» : douleur de ces mots qui tournoient en sanglots. L'homme s'étrangle, s'étouffe, saisit un chalumeau comme s'il allait s'immoler. Prête à lui porter secours mais il se lève, éteint la flamme, enfile des vêtements qui étaient soigneusement pliés sur le sol à côté de lui. Ne va-t-il plus attendre à sa vie ? Ses pleurs se calment, s'arrêtent.

.....

Je crois bien qu'après je me suis évanouie. Je me suis retrouvée dans ma chambre d'hôtel. Qui m'a ramenée ? Qui peut savoir où je loge dans cette mégapole où je ne connais personne ? À y perdre la raison. Les lumières incessantes des publicités lumineuses quadrillent sans arrêt le mur de bandes plus claires. Je m'enfonce sous les couvertures, je m'abandonne au passé. Un temps ce fut bien. Nous étions deux. Certains enviaient notre couple ou nous trouvaient indécents par ce lien trop visible. Une amie m'a confié, il y a peu, qu'à une époque elle nous avait haïs. Nous possédions cette force, quelques années seulement. Puis l'amour en pointillé entre ruptures, infidélités et réconciliations. Ma famille faisait pression pour que nous divorcions. À chaque fois, prêts à nous rendre chez l'avocat, nous nous étions retrouvés. Ma mère se moquait de nous :

- Vous fonctionnez sur le mode sado-maso, je ne vois que cette explication.

La phase finale avait exclu tout amour, toute humanité. Tout fut écrasé par une hargne que j'avais vue grandir chez Louis, sans jamais pouvoir la comprendre. Au début ce fut assez sournois pour se confondre avec l'amour. Toucher, caresser, étaient devenus : presser, enfoncer, serrer. C'était un amour colère et moi idiotement vivant dans la peur de manquer de lui.

La semence de colère a pris toute la place. Tout a éclaté, le jour où Irva ma chienne mit bas. Elle haletait, j'aurais dû m'en occuper plus vite mais la cuisine était salie par la poche d'eau crevée ; le sol souillé par le sang, par la petite boule mouillée aux yeux fermés. Le chiot qu'elle lécha. Le chiot faisant unité avec sa mère : près, contre, avec sa mère. Un cercle d'amour naissait. "Viens, petit, viens." Mais la chienne refusa que j'avance la main vers son nouveau-né. Ce fut alors que Louis est entré ; voyant la cuisine inondée, il donna un coup de pied à la porte, puis à Irva qui malgré un hurlement de douleur ne bougea pas.

La flaque d'eau et de sang avait éclaboussé le bas du buffet. Il se courba, balança ses bras, mains ouvertes pour mieux mettre en évidence la souillure, comme labourant dans son imaginaire la tache de sang. J'ai maîtrisé un tremblement qui me venait dans les mains en allumant une cigarette. Ce qu'il disait ? Je ne savais pas... Ma cendre se confondait au milieu utérin, ils formaient une boue. Il se redresse. A-t-il compris que ses cris ont dépassé la limite du supportable ? Ou bien désormais tout m'était devenu égal ?

Il a pris le chiot et l'a lancé par la fenêtre, Irva a hurlé. Ce que je lui ai crié, il ne pouvait pas le comprendre. Parce que je n'existais pas plus que ce buffet dont il se préoccupait : un buffet violé par une tache. La maison sans tache ! Voilà ce qui lui importait. Sans rien, rien du tout. Que rien n'exprime un sentiment ; une maison fausse, vide d'humanité. La dernière maîtresse de Louis s'appelle la colère.

On a fait semblant d'oublier cette scène. Depuis trois ans, on est resté dans les non-dits, dans l'attente d'une inévitable éclosion sur ce qui avait semé la crise de démence. Cela vint, ce fut long à venir. Certains jours, ça grondait, ça tournait, ça avortait. Cela vint : ce fut la disparition de Louis.

J'ai su dès la première seconde : ce n'était pas un simple retard, pas une aventure imprévisible. Louis n'avait que des aventures prévisibles. Je connaissais avant lui le nom de ses maîtresses. Ce n'était pas un accident de la circulation. C'était... C'était la suite attendue, redoutée. Les jours qui ont suivi, j'ai tourné en rond dans mon appartement quand je n'étais pas dans le bureau de l'inspecteur de police. Au réveil le matin, la réalité comme une violente vague m'emplissait le cerveau douloureusement. Chaque geste quotidien me semblait insipide, dégainé de la peau de l'habitude. La tartine au bord des lèvres, ma main restait là, immobile, le temps d'une énième interrogation. Comment en était-on arrivé là ? Pourquoi ? C'était venu au moment où ma vigilance s'était ralentie.

Le matin du dix octobre. Comme à l'ordinaire, il est venu me réveiller. Peut-être a-t-il eu un moment d'hésitation sur son visage ? Une main contre le chambranle de la porte, il a amorcé un mouvement vers le lit, pour aussitôt remplacer le baiser avorté par un laconique : « C'est l'heure Laure. » Mais je ne suis point sûre de son intention retenue. Je dormais à moitié.

J'ai opéré comme pour une disparition ordinaire. J'ai imaginé ce que les gens font en ce cas. Je me suis mise à enquêter.

Au lycée, ses collègues et le personnel administratif, tous l'avaient vu ; la conseillère pédagogique m'avait même montré la signature de mon époux sur les registres d'absence des élèves. Ce lundi matin, il avait bien assuré ses quatre heures de cours d'espagnol. J'avais passé la suite de la journée à téléphoner à nos amis communs, à la famille. À chaque fois, je me sentais comme coupable, ayant la sensation de me comporter en épouse jalouse épiant son mari. Les mots m'embarrassaient pour présenter mon problème. Une cousine de Louis pour qui je n'avais jamais eu de sympathie me lança avec une pointe de moquerie : « *S'accorderait-il un peu de liberté ?* »

Je me suis décidée à fouiller de fond en comble le bureau de Louis. La récolte n'était pas fameuse : quelques commentaires sur l'œuvre de Shakespeare, des citations de *la Tempête* sur les rites d'expiation, d'autres de *la Nuit des Rois*. Il y a aussi une nouvelle dont les premières lignes m'intriguent. Rapidement je me rends compte que toutes les vieilles obsessions de Louis sur le non-respect des êtres sont encore là. Une nouvelle intitulée : « La femme panthère ». Il y citait en avant-propos le commentaire d'un médecin : « Les foires ont quelquefois du bon, à faire voir à l'observateur attentif quantité de sujets dignes d'intérêt, ainsi j'ai pu approcher la femme panthère, née à Orthez dans les Pyrénées-Atlantiques, seize ans, née de parents normaux d'une famille ne connaissant ni tare ni anomalie pathologique. Elle est la sixième de neuf enfants, on peut observer le côté droit : tout ce qu'il y a de plus normal. Mystère de la nature : cette mantille jetée sur l'épaule gauche, ce voile noir complet : une épaule dans le deuil le plus absolu. » Suivait un compte et un relevé très méticuleux de nævi pigmentaires, pileux, papillonnaires, verruqueux, angiomateux, artériels, veineux, mélaniques

Puis commence le texte de Louis. Il y traçait l'histoire de cette fille dont la peau tachetée lui avait valu l'horreur d'être exposée en tant que curiosité durant les foires. Il l'imaginait à la fois belle et monstrueuse par son épiderme couvert d'angiomes.